慶應義塾大学学術情報リポジトリ
Keio Associated Repository of Academic resouces

| | |
|---|---|
| Title | Deuil et perte dans Daphné de Vigny |
| Sub Title | ヴィニー『ダフネ』における喪と喪失 |
| Author | 髙橋, 晃(Takahashi, Akira) |
| Publisher | 慶應義塾大学フランス文学研究室 |
| Publication year | 2021 |
| Jtitle | Cahiers d'études françaises Université Keio (慶應義塾大学フランス文学研究室紀要). Vol.26, (2021. ) ,p.18- 33 |
| JaLC DOI | |
| Abstract | |
| Notes | |
| Genre | Departmental Bulletin Paper |
| URL | https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AA11413507-20211201-0018 |

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

# Deuil et perte dans *Daphné* de Vigny

**TAKAHASHI Akira**

## Introduction

De nos jours, l'idée du deuil est considérée comme un enjeu religieux, philosophique et psychanalytique. Faire le deuil d'un être cher ou même d'une chose n'est pas moins capital dans la littérature romantique[1]. Du fait de la Révolution, les poètes, penseurs et romanciers de cette époque ont profondément ressenti la rupture avec l'Histoire du Savoir aussi bien que l'absence du Père. Il leur était indispensable de savoir comment faire face à l'angoisse métaphysique et à la mélancolie interminable.

Le présent article est destiné à envisager la notion de deuil et de perte chez Alfred de Vigny. Dans quelle mesure le poète romantique a-t-il investi la perte ou l'absence ? Comment rendre compte de ses spéculations philosophiques sur l'inquiétude métaphysique ou la mélancolie ? En quoi consiste le travail de Vigny sur le deuil ?

Pour bien cerner cette problématique, nous nous bornerons à l'analyse du roman intitulé *Daphné, la Deuxième consultation du Docteur Noir*. Vigny y a travaillé à partir de la décennie 1830 (la rédaction commence en 1837)

---

[1] Sur le concept du deuil dans la littérature romantique, voir Jean-Nicolas Illouz, *Nerval, le « rêveur en prose » : imaginaire et écriture*, PUF, 1997 ; Pierre Glaudes et Dominique Rabaté (dir.), *Deuil et littérature* (*Modernités*, n° 21), Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2005 (première partie : Deuils romantiques, p. 15-130).

jusqu'en 1863. Composé de fragments, le roman est en réalité inachevé[2]. Il pose néanmoins la question de la religion, de la morale ou de la sagesse dans une époque en voie de déchristianisation qui ressent la perte du Père. Nous voudrions reconsidérer comment Vigny tente de faire son deuil de la croyance ou du savoir, à travers la représentation du pillage d'une bibliothèque : « biblioclasme[3] » (des livres mis au feu, déchirés ou jetés à l'eau) qu'opère une foule de « barbares de Paris du XIX^e^ siècle[4] ». Notre essai aboutira à mettre en lumière l'idée du deuil et de la perte au sein des réflexions de Vigny, en réexaminant la figure de Julien l'Apostat, mise sur un pied d'égalité avec celle du martyr.

**L'émeute de février 1831 vue par certains romantiques**

Avant de relire *Daphné*, il est bon de faire le point sur la pensée des contemporains de Vigny concernant les émeutes de 1831. Comment les poètes, critiques et romanciers ont-ils réagi face à la barbarie ? Nous allons considérer la pensée de certains auteurs romantiques (Lamartine, Hugo, Jules Janin et

---

[2] La publication en volume de *Daphné* date de 1913 (avec des notes par Fernand Gregh, chez Delagrave). Nous renvoyons à l'édition des *Œuvres complètes* de Vigny, éd. Alphonse Bouvet, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1993. Désormais abrégée en Pl. II.

[3] Le terme de « biblioclasme » semble avoir été jadis employé, mais est presque oublié de nos jours. Cf. Marc Drogin, *Biblioclasm : the mythical origins, magic powers, and perishability of the written word*, Savage (Maryland), États-Unis, Rowman & Littlefield, 1989, p. 5. « Biblio » vient du grec *biblion*, qui désigne un livre, et « clasme » du grec *klastein*, signifiant « briser, casser ». Sur la question historique de la destruction des bibliothèques à travers le monde, voir Lucien X. Polastron, *Livres en feu : histoire de la destruction sans fin des bibliothèques* (2004), édition revue et augmentée, Denoël, 2009.

[4] *Daphné*, in Pl. II, p. 979.

Paul Lacroix) devant ces actes de vandalisme : cela nous permettra de mettre la réflexion de Vigny en perspective avec celle des écrivains de son temps.

Dès son arrivée sur le trône, Louis-Philippe a pris des mesures politiques de conciliation et de concorde : à la différence de ses prédécesseurs de la Restauration, le roi des Français s'efforce de ménager à la fois légitimistes, jacobins et bonapartistes[5]. Néanmoins le vandalisme s'aggrave sous la monarchie de Juillet. Certains de ces actes sont en relation avec la pensée antiroyaliste ou l'anticléricalisme.

Le 14 février 1831 est un lundi gras, ainsi que le jour anniversaire de l'assassinat du duc de Berry, fils de Charles X, occasion d'un service commémoratif célébré à Saint-Germain l'Auxerrois. Des escarmouches politiques se produisent entre légitimistes et antiroyalistes. Les 15 et 16 février, l'Église Saint-Germain l'Auxerrois et la bibliothèque de l'archevêché de Paris sont mises à sac. La dévastation d'objets sacrés (édifices religieux ou livres théologiques précieux) suscitera une profonde inquiétude parmi les romantiques, qui cherchent, chacun à leur manière, à reconnaître l'enjeu de ces actes barbares.

Dans une lettre du 21 février 1831 à Louis Aimé-Martin, Lamartine ne cache pas son anxiété et son indignation vis-à-vis du tumulte parisien, méditant sur ces « trois journées de saturnales : saturnales doubles, celles de la sottise et de la démence et celles du crime et de la vengeance[6]. » Dans quelle mesure le scandale du 14 au 16 février, entraîné par l'affrontement idéologique entre les partis royaliste et libéral, a-t-il affecté l'enjeu social, religieux et

---

[5] Louis Réau, *Histoire du vandalisme* (1959), édition augmentée par Michel Fleury et Guy-Michel Leproux, Robert Laffont, « Bouquins », 1994, p. 657.

[6] Lettre de Lamartine à Louis Aimé-Martin, 21 février 1831, in *Correspondance d'Alphonse de Lamartine (1830-1867)*, éd. Christian Croisille, H. Champion, t. I, 2000, p. 308.

politique dans la pensée patriotique de Lamartine[7] ? Qu'il nous suffise de rappeler que c'est au cours de la même année que l'auteur des *Méditations poétiques* décide de franchir le pas et d'entrer dans la vie politique[8], afin d'accomplir la double mission du poète, à la fois, guide spirituel et porte-parole du peuple[9].

Parmi les autres romantiques, Victor Hugo est le premier des combattants contre le vandalisme touchant aux œuvres d'art. En 1831, à la rubrique « Février » de *Littérature et philosophie mêlées* (1834), il s'en prend aux démolisseurs du patrimoine : « Alignement, nivellement, (...) pour lesquels on démolit tous les édifices, au propre et au figuré, ceux de l'ordre intellectuel comme ceux de l'ordre matériel[10] ». Il est notable que la pensée de Hugo porte sur le trésor de la France au sens propre comme au sens figuré et envisage la question d'un point de vue esthétique et philosophique. La découverte de l'art gothique ou la nostalgie du Moyen-Âge (que révèle *Notre-Dame de Paris*) sont d'ailleurs difficiles à distinguer de l'inquiétude métaphysique. Il s'agit pour Hugo de défendre *hic et nunc* l'esprit de la France.

---

[7] En face du bouleversement politique, Lamartine, s'inquiétant pour l'avenir, affiche son patriotisme : « Gémissons donc, nous hommes de bonne foi, de nationalité, de pur patriotisme ! » *Ibid.*, p. 309.

[8] En mai 1831, Lamartine a manifesté une candidature à l'élection législative dans l'arrondissement de Bergues, mais il y a échoué.

[9] Sur la double mission du poète, Paul Bénichou fait remarquer que « ce qui rend unique le cas de Lamartine, c'est que poésie et gouvernement l'ont occupé également, et qu'il s'est cru investi de la même mission dans les deux domaines. » Voir Paul Bénichou, *Les Mages romantiques* (1988), repris dans *Romantismes français*, Gallimard, « Quarto », t. II, 2004, p. 998.

[10] Victor Hugo, *Littérature et philosophie mêlées* (1834), éd. Anthony R. W. James, Klincksieck, t. I, 1976, p. 303.

C'est à Jules Janin, critique légitimiste, qu'il revient d'exprimer sa désolation à l'égard du sac à la bibliothèque de l'archevêché de Paris. Dans *L'Abbé Guillon, évêque de Maroc* (1857), il se plaint de l'acte de vandalisme, dont les livres ont été victimes : « Un jour d'hiver, un jour de carnaval, le peuple en fête, en déguisement, vient attaquer l'archevêché, et dans sa fête abominable, il jette à la Seine indignée, une foule de ces grands livres, que l'on ne fera plus jamais[11] ! » Considérant que la bibliothèque a été « insultée », Janin déclare que « cette ruine de l'archevêché fut une grande peine, un deuil immense[12] ». La bibliothèque est symbole de la réminiscence du savoir humain, de sorte que sa dévastation conduit l'angoisse métaphysique au seuil de la perte, jusqu'à la mélancolie même.

Parmi les romanciers de cette époque, Paul Lacroix partage l'anxiété profonde du critique romantique. Dans une nouvelle intitulée, « L'Archevêché et le choléra » (1835), il met en scène le pillage de la bibliothèque de l'archevêché de Paris. Le personnage du bibliophile Jacob supplie les émeutiers d'arrêter la dévastation de la précieuse bibliothèque : « En 93, messieurs, quand on frappait des statues, quand on fusillait des tableaux, quand on mettait hors la loi des monuments d'art, les livres étaient toujours respectés[13] ». L'acte de vandalisme se transforme, non plus iconoclasme comme sous la Terreur, mais biblioclasme sous la monarchie de Juillet. Notons que le pillage de la bibliothèque de théologie est comparé à la destruction de la

---

[11] Jules Janin, *L'Abbé Guillon, évêque de Maroc*, Typographie de Henri Plon, 1857, p. 6.

[12] *Ibid*., p. 6.

[13] Paul Lacroix, « L'Archevêché et le choléra », in *Médianoches*, Dumont, t. I, 1835, p. 36.

bibliothèque d'Alexandrie[14] par le calife Omar : image aussi célèbre qu'inépuisable, tant elle devient un lieu commun pour les romantiques : Vigny lui-même la reprendra dans *Daphné*.

C'est ainsi que les poètes, critiques ou romanciers ont appréhendé les saturnales conduites par les émeutiers de février 1831. L'émeute à Saint-Germain l'Auxerrois n'a pas provoqué un moindre scandale chez certains des romantiques. En face de l'acte barbare, ces écrivains ne cessent de s'engagent dans un débat de longue haleine, à la fois politique, social et religieux, en faveur de l'idée de nation. Pour ne pas réduire cette pensée à un schéma unique, il convient, dans un deuxième temps, de préciser en quoi consiste particulièrement la spéculation de Vigny sur la perte ou la mélancolie et de réexaminer les réflexions de l'écrivain sur le deuil de la croyance ou celui du savoir.

### *Daphné* et le biblioclasme : deuil du savoir ou tombeau de l'esprit

Dans son ensemble, *Daphné* est constitué de deux récits : l'un se passe à l'âge moderne (Stello et le Docteur Noir observent un acte de vandalisme) et l'autre à l'époque antique, autour de Julien l'Apostat. Il s'agit, bien entendu, d'établir un parallèle entre le monde moderne et celui de l'Antiquité. Pour autant, la vision de Vigny n'est pas fondée sur l'opposition traditionnelle entre un passé embelli et la banalité des temps modernes ou leur misère. Comme le souligne Loïc Chotard, « le récit élaboré par Vigny recherche donc un effet de superposition et non de distanciation[15]. » En ce sens, le roman de Vigny veut

---

[14] *Ibid.*, p. 37. Jacob s'adresse ainsi aux émeutiers : « Souvenez-vous que la bibliothèque d'Alexandrie a été brûlée pour chauffer les bains publics après la conquête d'Omar (...) ? »

[15] Loïc Chotard, « *Daphné*, ou la fiction dans le décor », in *Approches du XIX^e^ siècle*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, p. 268.

obliger ses lecteurs à considérer la fiction en tant que « miroir du présent[16] », plutôt que comme représentation du passé.

En premier lieu, nous traiterons la question de la perte aux temps modernes. La description du biblioclasme est précédée d'une présentation du peuple de Paris. C'est une description de la foule, racontée par les deux personnages principaux que sont Stello, un jeune poète, et le Docteur Noir, médecin de l'âme, au cours de leur déambulation dans une rue parisienne. Cette figure de la foule renvoie à tout un réseau d'images négatives. On la dit triste, sombre, inerte, inanimée, insensible, funèbre, sans volonté, ni satisfaction, ni désir, ni plaisir, ni espérance : « Tous [étaient] incapables de s'arrêter sur leur route perpétuelle qui ne menait à rien[17]. » Stello est pris de pitié pour cette foule inactive : « Oh ! (...) quels regards sans espérance ! quels mouvements sans but ! combien tout cela est digne de commisération[18] ! » Remarquons cette image de l'aveuglement, qui sert de métaphore au peuple sans guide, ni prophète, ni prêtre dans ce monde moderne où les dogmes de l'Église catholique sont mis en doute.

Le poète forme un contraste avec ces masses sans nom. Il agit de sa propre volonté[19], tandis qu'elles n'ont aucun vouloir. Le Docteur Noir, maître de Stello, traite la foule de « race errante et incertaine[20] ». Cette distinction a pour effet d'exalter la mission du Poète en tant que guide spirituel du peuple. L'idée

---

[16] *Ibid*., p. 268.

[17] *Daphné*, in Pl. II, p. 899.

[18] *Ibid*., p. 901.

[19] La poétique de Vigny cherche à laïciser la notion de libre arbitre : le poète y figure un être élu par la Grâce. Par ailleurs, elle en fait un paria de la société matérialiste, exilé de la même façon que l'est le poète dans *La République* de Platon. Rappelons cette formule de Vigny : « Le poète a une malédiction sur sa vie et une bénédiction sur son nom. » Voir *Stello*, in *ibid*., p. 664.

[20] *Daphné*, in *ibid*., p. 904.

a déjà été exposée dans *Stello* (1832) : « Le poète cherche aux étoiles quelle route nous montre le doigt du Seigneur[21]. » C'est au poète seul que, dans la théologie de Vigny, reviendrait la jouissance de la Grâce divine.

L'épisode de l'acte de biblioclasme dans *Daphné* de Vigny constitue symboliquement une forme de deuil du savoir et met en œuvre une conception de la perte rapportée à celle de la mélancolie. A propos de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, Michel Delon montre avec justesse que « l'incendie est le mythe constitutif de notre deuil d'un savoir universel[22]. » Comment rendre compte de l'objet perdu dans la réflexion spirituelle de Vigny ?

En premier lieu, le regard du narrateur se porte moins sur les visages de la foule, qui reste sans s'émouvoir, que sur le jeu enfantin des émeutiers pendant le sac de la bibliothèque de l'archevêché de Paris :

> Des enfants et des femmes tiraient de l'eau des livres déchirés et des manuscrits souillés et mutilés par la fange, le plâtre et le sable. Des hommes à qui ils les passaient les rejetaient par plaisir au milieu du fleuve, et, quand on voyait, dans la nuit, ces livres faire jaillir une petite lueur et s'engloutir, c'étaient de grands cris de joie. L'un de ces hommes, (...) jouait ce jeu *avec une sorte de haine sérieuse et réfléchie*[23] (...).

L'acte des Barbares modernes apparaît chez Vigny dénué de folie, de démence ou de fanatisme. Ceux-ci agissent seulement « avec une sorte de haine

---

[21] *Stello*, in *ibid*., p. 547. C'est la formule de Chatterton disputant sur l'utilité du Poète avec lord Beckford, maire de Londres.

[22] Michel Delon, « Présentation », *Littérales*, n° 8 : *La Bibliothèque est en feu*, Nanterre, Centre de recherches du Département de français de Paris X-Nanterre, 1991, p. 7.

[23] *Daphné*, in Pl. II, p. 905. C'est nous qui soulignons.

sérieuse ». Par ailleurs, les deux protagonistes, l'un enthousiaste, l'autre contemplatif, que sont Stello et le Docteur Noir prennent conscience qu'un trésor est en train d'être perdu. Dans un des grands parchemins rejetés à l'eau, le Docteur a pu lire les premiers mots : « L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par Omar[24] ». Grâce à ce qui est devenu un lieu commun pour les romantiques (le Musée d'Alexandrie), la bibliothèque dévastée de l'archevêché de Paris s'intègre à un débat sur la représentation de la mémoire universelle, tout en invitant à un travail du deuil concernant l'humanité tout entière.

Il n'est pas surprenant que ce ne soit pas la bibliothèque saccagée, mais les livres perdus qui fassent l'objet du deuil. Dans une scène nocturne sur les bords du fleuve, la narration devient une sorte de requiem :

> Les seules victimes de cette nuit étaient des victimes muettes, des feuilles éparses et dédaignées qui roulaient, dans l'ombre, vers la mer, entre les hautes murailles du fleuve. (...) Parfois de longues pages des manuscrits antiques se déroulaient lentement sur les vagues et traînaient comme les voiles d'une vestale ; leurs plis paraissaient se gonfler en nageant et faire des efforts pour montrer les trésors que l'esprit des temps allait perdre pour toujours. (...) ; pauvres restes du passé qui avaient glorieusement traversé l'océan des siècles barbares et qui devaient ainsi faire naufrage dans la cité des lumières[25].

Ainsi les livres apparaissent-ils comme la représentation des esprits immortels qui réussirent à léguer leurs pensées et leurs écrits à la postérité. Le deuil est alors redoublé : il faut dire adieu à la chose (livres et manuscrits) en son sens matériel, mais aussi à ces entités abstraites que sont l'esprit et la pensée. Le roman de *Servitude et grandeur militaires* (1835) avait pour Vigny des accents

---

[24] *Ibid.*, p. 906.

[25] *Ibid.*, p. 908.

d'oraison funèbre en l'honneur de l'armée de la Restauration[26]. Il est possible de penser que *Daphné* ait été profondément voulu comme une mise en forme prosaïque de la notion de deuil, rapportée au genre du « Tombeau », en l'occurrence le tombeau de l'esprit.

### *Daphné* et Julien l'Apostat : la religion perdue

En deuxième lieu, nous allons nous consacrer à l'analyse de l'épisode de Julien l'Apostat. De manière caractéristique, il est constitué par quatre lettres envoyées par un croyant juif, Joseph Jéchaïah, qui, en tant que témoin étranger, y tient le rôle de narrateur et de personnage dans l'action. Sans aucun doute, il s'agit d'un examen portant sur la religion, sur la philosophie et sur la poésie. Le personnage de Julien l'Apostat se tourmente d'assister à la défaite du paganisme contre un christianisme soutenu par les Barbares (« Tu l'emportes, Galiléen[27] ! », cria-t-il). Si, dans *Daphné*, le monde antique et celui du XIXe siècle se superposent[28] ou s'entrelacent[29], il convient d'examiner en quoi le destin du paganisme pourrait annoncer celui du christianisme moderne. Nous voudrions envisager la perte de la religion dans la scène de la cité d'Antioche et du faubourg de Daphné, où l'empereur Julien et quelques sages (Libanius, Basile de Césarée, Jean Chrysostome ou Paul de Larisse) exposent

---

[26] Pl. II, p. 1006. Voir également *Journal d'un poète*, janvier 1837, in Alfred de Vigny, *Œuvres complètes*, éd. Fernand Baldensperger, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II (ancienne édition), 1948, p. 1053. Désormais abrégé en J, suivi de la date d'entrée avec crochets.

[27] *Daphné*, in Pl. II, p. 967 et 973.

[28] Voir plus haut la note 15 ; Loïc Chotard, *op. cit.*, p. 268.

[29] A l'égard de la composition du roman, un plan le définit de la façon suivante : « Deux lignes parallèles dans la composition : l'époque de Julien, notre époque, entrelacées par une action double. » Voir J [1835], p. 1026 ; Pl. II, p. 1000 (l'entrée journalière, selon Alphonse Bouvet, est datée de novembre 1835).

leurs visions du monde. Notre lecture du roman de Vigny permettra de voir comment la représentation sacrificielle de deux personnages (Paul de Larisse et Julien l'Apostat) met en lumière cet enjeu qu'est la perte religieuse.

Examinons donc la religion de Julien. Moine adolescent, devant Basile, Paul de Larisse ou d'autres, le futur empereur prononce avec ferveur cette prière syncrétique : « Le Verbe ! le Verbe divin, la Raison émanée des cieux, l'Esprit, la Parole, le *Logos* adoré de Socrate et de Platon, l'Âme du monde, le Dieu créateur, a été fait chair en Jésus[30] ! » La première épreuve lui est d'emblée imposée, quand il entend au temple de Nicomédie le sermon d'un évêque arien distinguant le Christ de la divinité du Père (« *le Fils* ne fut qu'une image visible de la perfection invisible[31] »). Julien jette du haut de la tribune le livre des Testaments et s'écrie : « Où est mon Dieu ? où est mon Dieu ? qu'avez-vous fait du Dieu[32] ? » Il est significatif que la prière de Julien croise celle de Jésus au Mont des Oliviers. Revenons d'ailleurs au monde moderne : on se rappelle que, dès 1838, la *Vie de Jésus* de David-Friedrich Strauss avait suscité une querelle théologique en France, où l'auteur était accusé de nier la divinité du Fils[33]. Vigny, lui-même, dans un carnet journalier daté du 18 février 1839, a noté que « Strauss a nié la divinité et même l'existence historique de Jésus-Christ[34]. » L'épisode de la crise de foi chez Julien entre bel et bien en résonance avec les débats religieux et philosophiques du XIX^e^ siècle.

---

[30] *Daphné*, in *ibid*., p. 938.

[31] *Ibid*., p. 942.

[32] *Ibid*., p. 942.

[33] La *Vie de Jésus* fut publiée en 1835 en Allemagne, et la traduction française de Littré ne paraît, chez Ladrange, qu'entre mai 1839 et mai 1840. Un article de Quinet sur la *Vie de Jésus*, paru dans la *Revue des deux mondes* du I^er^ décembre 1838, se caractérise par une sévère critique de Strauss.

[34] J [18 février 1839], p. 1116.

La vie spirituelle de Julien paraît attester un combat intérieur entre les religions, cultes, philosophie et morale sur lesquels porte l'essentiel de la poétique de Vigny. Libanius ne doute pas que Julien, son disciple, ne conserve intégralement sa croyance dans le Fils de Dieu, qu'il va jusqu'à mettre en scène :

> « Ne crois pas, mon cher Jean, que Julien ait trompé personne ; ne crois pas que ce soit sans effort qu'une âme comme la sienne puisse rompre ce nœud dont les religions entourent et pressent notre enfance. (...) Tu l'as rencontré bien désespéré à Nicomédie, Basile, le jour où il apprit qu'Arius triomphait, et que le Dieu Jésus n'était qu'un homme sage aux yeux des chrétiens : eh bien ! les combats intérieurs qu'il livrait à sa croyance n'étaient pas encore achevés[35] (...). »

Le combat intérieur est capital chez Julien, qui lutte contre le désespoir et, selon Libanius, en faveur des Idées (« sagesse », « justice » et « amour[36] ») dans les « religions divines[37] ». En conséquence, le personnage est un spiritualiste au même titre que Chatterton, le protagoniste du drame (1835) auquel il donne son nom et dans lequel il combat sans cesse contre la société matérialiste[38]. De l'enthousiasme jusqu'au scandale (au sens théologique), la destinée de Julien entraînera une fin tragique. Or, au cours du dialogue, le maître de Julien oppose l'empereur à la multitude : « tandis que tu croyais agir sur la multitude des hommes, tu n'as agi que sur toi-même[39]. » Quelle est donc

---

[35] *Daphné*, in Pl. II, p. 948.

[36] *Ibid*., p. 949.

[37] *Ibid*., p. 948.

[38] « Dernière nuit de travail » (1834), préface à *Chatterton*, in Alfred de Vigny, *Œuvres complètes*, éd. François Germain et André Jarry, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1986, p. 759.

[39] *Daphné*, in Pl. II, p. 962.

la meilleure façon de sauver l'Empire ? L'avis de Libanius évoque le trésor de Daphné :

> Helléniens ou galiléens, chrétiens ou païens, tous ceux qui sont grands par l'esprit combattent avec le désespoir et la rage des gladiateurs contre les animaux bas et féroces, ou s'en vont se coucher dans les sables pour mourir. Si tout le monde fait ainsi, notre trésor va périr, Julien, et tu sais ce que c'est que le trésor de Daphné : c'est l'axe du monde, c'est la sève de la terre, mon ami, c'est l'élixir de vie des hommes, distillé lentement par tous les peuples passés pour les peuples à venir : c'est la morale[40].

Le trésor du monde est la morale en tant qu'enseignement universel, compatible avec toutes les religions. A la fin du discours de Libanius, l'empereur comprend qu'il lui faut céder aux Barbares chrétiens, quitte à entraîner la défaite du paganisme, voire la perte de la croyance. La fameuse formule « Tu l'emportes, Galiléen ! » exprime une grave résignation, proche de la mélancolie.

En revanche, Paul de Larisse, ami et esclave de l'empereur, lance un anathème : « Maudite soit cette faible race qui ne peut supporter les conséquences de nos travaux ! (...) Nous nous trompons sans cesse en espérant quelque chose de [la vérité], et les plus forts lui sont sacrifiés sans fruit[41]. » La « faible race » désigne les chrétiens, par opposition à Paul et à Julien, qui appartiennent aux « plus forts ». L'idée de sacrifice laisse présager la fin tragique de Julien et de Paul de Larisse.

La mort de Julien est dramatique : un javelot lui a percé la poitrine et Julien prononce un dernier mot : « Voici, (...) ma seconde libation, et je le dis

---

[40] *Ibid.*, p. 965.

[41] *Ibid.*, p. 967.

encore : Tu l'emportes, Galiléen[42] ! » La « libation », du latin « *libatio* » (offrande, sacrifice) désigne un liquide (vin, lait ou huile) versé en l'honneur d'une divinité. Elle n'est pas si éloignée du vin servant à l'eucharistie, et vraiment Julien apparaît assimilé au Rédempteur. Cette libation est la seconde, parce que la première représente la première communion, qui a valeur d'initiation pour les chrétiens.

Du reste, la mort de Paul de Larisse est proche d'un suicide. Face au défilé des Barbares, Paul lance des paroles blasphématoires envers la croix :

> « Venez, maîtres futures de la terre (...) ; vous qui êtes voués au culte de la mort et qui portez pour étendard un gibet (...). Venez donc et soyez fiers, apportez, sur le monde que vous allez étouffer, le règne de l'homme qui dit : " Une place pour moi dans le ciel et je sacrifierai tout ; (...) Je massacrerai les innocents qui ne croient pas les mêmes choses que moi, afin de m'asseoir seul et tranquille dans ma chaise curule du ciel. Je dévorerai l'ennui (...), je dessécherai ma chair pour obtenir une place dans le ciel. " (...) Tu portes bien la croix, Barbare, et tu as l'épaule assez forte pour t'en faire une massue informe et frapper devant toi. Frappe-moi le premier, je t'en prie, car je te méprise, toi, ta race et la stupide folie de ta croix[43] ! »

Les Barbares, excités de colère, vont tuer Paul à coups de pierre. Il semble que ce soit en tant qu'apostats que Julien et Paul sont immolés (au sens judéo-chrétien). Les sentiments qu'ils expriment, résignation, indignation, tristesse, inquiétude métaphysique ou désespoir, sont liés à la perte de leur religion, ici le paganisme. La perte de religion touche à l'absence de l'être transcendant et se rapporte à la question de l'existence du sujet. Comme l'a bien montré Paul Bénichou, Vigny s'est formé une idée de la « transcendance

---

[42] *Ibid.*, p. 973.

[43] *Ibid.*, p. 976-977.

intérieure à l'homme même[44] ». Dans les œuvres du poète, celle-ci est capable de se substituer à l'absence de Dieu : non seulement dans le roman de *Daphné*, mais aussi dans certains des poèmes antiques, modernes et philosophiques (« Moïse », « Paris » ou « Le Mont des Oliviers »).

**En guise de conclusion**

Comme nous l'avons vu, le roman intitulé *Daphné* constitue au sein des réflexions de Vigny la mise en œuvre du deuil et de la perte et vise à s'interroger sur ce qui fait qu'un être ou une chose nous sont chers. Les actes de vandalisme à l'Église de Saint-Germain l'Auxerrois et à la bibliothèque de l'archevêché de Paris en février 1831 avaient suscité une inquiétude métaphysique chez les écrivains romantiques (Lamartine, Hugo, Jules Janin ou Paul Lacroix), les engageant dans un débat politique, philosophique et esthétique. C'est ainsi que les penseurs, romanciers ou poètes romantiques se sont investis dans l'un ou l'autre des enjeux constitutifs de la crise sociale ou nationale en France. A la différence de ses contemporains, Vigny a tenté de faire autrement : la mise en parallèle de l'épisode moderne et de celui de l'Antiquité ne saurait être réduite à l'opposition traditionnelle de ces deux périodes, tant elle veut être un miroir du présent. *Daphné*, dès lors et malgré son inachèvement, est un roman philosophique, religieux et spirituel.

Dans un premier temps, la question du biblioclasme nous a permis de mettre en lumière la réinvention du genre du tombeau. La perspective de Vigny ne porte pas sur la ruine de l'architecture, mais sur la dévastation des livres, voire de l'esprit et de la pensée immortels qui ont été légués à l'humanité. Cette création littéraire relève foncièrement d'un travail sur le deuil. Nous avons ensuite réexaminé le développement et la mise en forme de la notion de perte dans l'épisode consacré à Julien l'Apostat. L'analyse de

---

[44] Voir Paul Bénichou, *Les Mages romantiques* (1988), in *op. cit*., p. 1159.

l'itinéraire spirituel de l'empereur conduit à réexaminer la notion de sacrifice. Les deux apostats que sont Julien et Paul de Larisse incarnent ironiquement et symboliquement l'idée d'immolation au sens théologique.

Le travail de Vigny paraît marqué par la perte ou l'absence (rupture avec l'Histoire de la sagesse, de la religion ou de la poésie). Le silence du Père met notamment en avant la figure orpheline du Fils. Du point de vue biographique, l'année 1837, qui est celle de la rédaction de *Daphné*, est aussi celle du décès de la mère. Le roman de *Daphné*, travail inachevé et deuil interminable de la perte, construit à juste titre le tombeau des êtres chers.